

Eau Sourde

Je ne sais pas trop pourquoi je veux d'abord tout mettre par écrit... Certainement pour expliquer mon geste. J'ai tout essayé. J'ai beau inviter des amis, mettre plusieurs horloges bruyantes dans chaque salles de ma grande maison : il est là, toujours et encore, entre chaque TIC-TAC, entre chacun de mes pas lourds que je force à faire trembler les murs pour remplir ce vide envahissant. Il est là le souvenir qui me menace constamment de me faire tomber à genoux sur le parquet usé du couloir, qui m'attaque brusquement, me poignarde, me broie et me laisse agonisant. Alors je les écoute tous ces gens qui passent et repassent comme une brume dans mon salon. Ils me sourient, ils plaisantent avec moi, ils compatissent en fait. Mais restent toujours sur leur garde. Parce que peut-être certains accusent son père, d'autres m'incriminent du plus déchirant de mes souvenirs. Alors parfois je doute, et je me rappelle :

Je me vois courir accompagné de ma bien-aimée dans le luxurieux jardin de Monsieur de Beauvoix. Nous nous enfuyons dans un moment de pure folie que nous offre la jeunesse, pour échapper à la tyrannie du Maître de maison qui ne voulait pas de notre mariage, sa fille et moi. En toute hâte, je la poussais en direction de la rivière où nous attendait une petite barque. J'eus vite compris que Frank, étant à la solde du père, nous rattraperait de ses longues foulées et nous empêcherait notre escapade. C'est alors que nous atteignîmes un bras de forêt longeant le cours d'eau. Je laissa là poursuivre la course de ma chérie et engagea ce traite derrière nous. Il arriva très vite, essoufflé, me parla sans que je ne le comprenne, et enfin se mit en garde. C'était un homme entraîné mais j'eus vite raison de lui d'un coup de poing bien placé aidé d'une chevalière surdimensionnée. Je repris alors tranquillement la direction de la digue, cachée par la dense forêt d'une centaine de mètres d'épaisseur. C'est là qu'arriva la chose, je tremble, je sent qu'une main froide entoure mon cou prêt à m'étrangler, rien que de l'écrire...

Un cri gorgé d'échos...

Je cours...

Un hurlement de terreur...

J'accélère, les musaraignes et autres écureuils s'enfuient loin de mes pas dans la broussaille enchevêtrée, dans la ronce et le houx. La plainte rebondit d'arbre en arbre comme un animal rusé, elle vient de droite, elle vient de gauche, elle m'encercler, non ! Tout droit ! C'est devant moi d'où elle provient. Alors je prends appui de mes bras sur les troncs, je me griffe le visage dans le branchage qui tente de me retenir, je me prends dans les racines, trébuche, retrouve miraculeusement l'équilibre et reprend ma course folle. Des pleures essoufflés m'appellent, ils me prient... ils s'arrêtent brusquement, en pleine inertie. Alors j'essaye d'accélérer encore un peu, ce n'est que cent mètres après tout ! Pourquoi mets-je tant de temps à traverser cette ignoble forêt ? Le cri reprend, plus rauque, plus gras, affaibli, plus faible encore, imperceptible maintenant... Comme si plus je courrais, plus la forêt grandissait et plus l'hurllement s'éloignait... Il s'éteint. Seuls les oiseaux maintenant m'encouragent. J'arrive enfin près de l'endroit où se trouve la barque. Où elle se trouvait. Elle n'y est plus. Non elle est déjà au beau milieu de la rivière. Alors je prends une longue inspiration et dans la foulée qui suit, me plonge dans l'eau sale. Mes jambes abandonnent, mes bras se plaignent, je me noie, aspire une gorgée d'eau, reprend surface, tousse, crache, pleure, je continue. De mes doigts je touche le bois nervuré de la barque. De mes bras je m'y hisse. Son œil droit me regarde, l'autre non, il est fermé, ou ouvert, il m'est impossible de savoir. Autant que de connaître qui était cette personne si je ne n'avais pas reconnu la robe, ce qu'il en restait... Autant que mon âme, ce qu'il en reste.

Alors depuis ce jour, le cri me poursuit tel un fantôme qui ne veut pas partir, ou qui veut que je le suive...

Cette petite bille, striée, qui reflète une dernière fois mon visage avant que je ne la plonge délicatement dans le canon, va m'aider à vider ma tête de ce brouhaha... à dormir aussi... paisiblement et à coté de mon amour. A travers la fenêtre tachée d'impacts poussiéreux de la dernière pluie, je vois la rivière plus en aval. Toujours calme et sereine. Il faut qu'elle soit sourde pour ne pas l'avoir entendu. Il le faut pour que la folie ne la pousse pas hors de son lit.